

une pointe de rocher, et puis sur une autre, de roc en roc : chacun d'eux emporta sa pièce ; ils se la renvoyoient les uns aux autres comme un jouet, de manière qu'elle arriva le plus joliment du monde au royaume de Proserpine.

Quelques jours après, son aînée se vint planter sur le même roc : celle-ci fit sa harangue au Zéphyre. Amant de Flore, lui cria-t-elle, quitte tes amours, et me viens porter dans le palais de ton maître. Ne me blesse point en chemin ; je suis délicate. Que si tu ne veux envoyer que ton haleine, cela suffira ; aussi bien n'aimé-je pas qu'on me touche, principalement les hommes : pour l'Amour, tant qu'il lui plaira. Prends garde surtout à ne point gâter ma coiffure. Ayant dit ces mots, elle tira un miroir de sa poche, et fut quelque temps à se regarder, raccommodant un cheveu en un endroit, puis un en un autre, quelquefois rien, non sans se mouiller les lèvres, et tant de façons que si l'Amour avoit été là il en auroit ri. Elle remit son miroir, accusant, le plus agréablement qu'elle put, le Zéphyre d'être un paresseux, qui ne se soucioit que de ses amours, et négligeoit celles de son maître : se moquoit-il, de la laisser au soleil ? Justement comme elle achevoit ces reproches, un petit Eurus qui s'étoit fortuitement égaré vint passer à quatre pas d'elle : jugez la joie. Notre prétendue fiancée se donna le branle à soi-même ; mais, au lieu d'aller trouver l'Amour comme elle pensoit, elle va trouver sa sœur, droit par le chemin que

l'autre lui avoit tracé, sans se détourner d'un pas.

Ce sont les échos de ces rochers qui nous ont appris la mort des deux sœurs. Ils la contèrent quelque temps après au Zéphyre. Lui, incontinent, en alla porter la nouvelle au fils de Vénus, qui le régala d'un fort beau présent.

Psyché cependant continuoit de chercher l'Amour, toujours en son habit de bergère. Il avoit une telle grace sur elle, que, si son ennemie l'eût vue avec cet habit, elle lui en auroit donné un de déesse en la place. Les afflictions, le travail, la crainte, le peu de repos et de nourriture, avoient toutefois diminué ses appas ; si bien que, sans une force de beauté extraordinaire, ce n'auroit plus été que l'ombre de cet objet qui avoit tant fait parler de lui dans le monde. Bien lui prit d'avoir des charmes à moissonner pour le temps et pour la douleur, et encore de reste pour elle. Le plus cruel de son aventure étoit les craintes qu'on lui donnoit. Tantôt elle entendoit dire que Vénus la faisoit chercher par d'autres gens ; quelquefois même qu'elle étoit tombée entre les mains de son ennemie, qui, à force de tourments, l'avoit rendue méconnaissable.

Un jour elle eut une telle alarme, qu'elle se jeta dans une chapelle de Cérès, comme en un asile qui de bonne fortune se présentoit. Cette chapelle étoit près d'un champ dont on venoit de couper les blés. Là les laboureurs des environs offroient

tous les ans les prémices de leur récolte. Il y avoit un grand monceau de javelles à l'entrée du temple. Notre bergère se prosterna devant l'image de la déesse, puis lui mit au bras un chapeau de fleurs, lesquelles elle venoit de cueillir en courant et sans aucun choix : c'étoit de ces fleurs qui croissent parmi les blés. Psyché avoit ouï dire aux sacrificateurs de son pays qu'elles plaisoient à Cérès, et qu'une personne qui vouloit obtenir des dieux quelque chose ne devoit point entrer dans leurs maisons les mains vides. Après son offrande, elle se remit à genoux, et fit ainsi sa prière :

Divinité la plus nécessaire qui soit au monde, nourrice des hommes, protège-moi contre celle que je n'ai jamais offensée : souffre seulement que je me cache pour quelques jours entre les javelles qui sont à la porte de ton temple, et que je vive du blé qui en tombera. Cythérée se plaint de ce que son fils m'a voulu du bien ; mais puisqu'il ne m'en veut plus, n'est-ce pas assez de satisfaction pour elle, et assez de peine pour moi ? Faut-il que la colère des dieux soit si grande ? S'il est vrai que la Justice se soit retirée parmi eux, ils doivent considérer l'innocence d'une personne qui leur a obéi en se mariant. Ai-je corrompu l'oracle ? ai-je usé d'aucun artifice pour me faire aimer ? puis-je mais si un dieu me voit ? quand je m'enfermerois dans une tour, ne me verroit-il pas ? Tant s'en faut qu'en l'épousant je crusse faire du déplaisir à sa mère ; car je croyois épouser un monstre. Il

s'est trouvé que c'étoit l'Amour, et que j'avois plu à ce dieu. C'est donc un crime d'être agréable ! Hélas ! je ne le suis plus, et ne l'ai jamais été par ma faute. Il ne se trouvera point que j'aie employé ni afféterie ni paroles ensorcelantes. Vénus a encore sur le cœur l'indiscrétion des mortels qui ont quitté son culte pour m'honorer. Qu'elle se plaigne donc des mortels ; mais de moi, c'est une injustice. Je leur ai dit qu'ils me faisoient tort. Si les hommes sont imprudents, ce n'est pas à dire que je sois coupable.

C'est ainsi que notre bergère se justifioit à Cérès. Soit que les déesses s'entendent, ou que celle-ci fût fâchée de ce qu'on l'avoit appelée nourrice, ou que le ciel veuille que nos prières soient véritablement des prières, et non des apologies, celle de Psyché ne fut nullement écoutée. Cérès lui cria de la voûte de sa chapelle qu'elle se retirât au plus vite, et laissât le tas de javelles comme il étoit ; sinon Vénus en auroit l'avis. Pourquoi rompre en faveur d'une mortelle avec une déesse de ses amies ? Vénus ne lui en avoit donné aucun sujet. Qu'on dit tout ce qu'on voudroit de sa conduite ; c'étoit une bonne femme qui lui avoit obligation à la vérité, ainsi qu'à Bacchus ; mais elle le savoit bien reconnoître, et le publioit partout.

Ce fut beaucoup de déplaisir à Psyché de se voir excluse d'un asile où elle auroit cru être mieux venue qu'en pas un autre qui fût au monde. En effet, si Cérès, bienfaisante de son naturel, et qui

ne se piquoit pas de beauté, lui refusoit sa protection, il n'y avoit guère d'apparence que les déesses tant soit peu galantes et d'humeur jalouse lui accordassent la leur. D'y intéresser des dieux, c'étoit s'exposer à quelque chose de pis que la persécution de Vénus : il falloit savoir auparavant quelle sorte de reconnoissance ils exigeroient de la belle. Encore le plus à propos étoit-il de ne s'adresser qu'aux divinités de son sexe, tant pour empêcher la médisance, que pour ne donner aucun ombrage à son mari. Junon là-dessus lui vint en l'esprit.

Psyché crut qu'y ayant quelque sorte d'émulation entre Cythérée et cette déesse, et pour le crédit et pour la beauté, la reine des dieux seroit bien-aise de trouver une occasion de nuire à sa concurrente, suivant l'usage de la cour, et le serment que font les femmes en venant au monde.

Il ne fut pas difficile à notre bergère de trouver Junon : la jalouse femme de Jupiter descend souvent sur la terre, et vient demander aux mortels des nouvelles de son mari.

Psyché, l'ayant rencontrée, lui chanta un hymne où il n'étoit fait mention que de la puissance de cette déesse; en quoi elle commit une faute : il valoit bien mieux s'étendre sur sa beauté; la louange en est tout autrement agréable. Ce sont les rois que l'on n'entretient que de leur grandeur : pour les reines, il faut les féliciter d'autre chose, qui veut bien faire. Aussi l'épouse de Cupidon fut-elle éconduite encore une fois. La diffé-

rence qu'il y eut, fut que celle-ci se passa quelque peu plus mal que la première. Car, outre les considérations de Cérès, Junon ajouta qu'il falloit punir ces mortelles à qui les dieux font l'amour, et obliger leurs galants à demeurer au logis. Que venoient-ils faire parmi les hommes? comme s'il n'y avoit pas dans le ciel assez de beautés pour eux! Non qu'elle en parlât pour son intérêt, se souciant peu de ces choses, et ne craignant du côté des charmes qui que ce fût.

La reine des dieux ne disoit pas tout : il y avoit encore une raison plus pressante que cela, comme on pourroit dire quelque étincelle de ce feu dont on n'avertit les voisins que le moins qu'on peut. Une femme judicieuse ne doit point désobliger le fils de Vénus : sait-elle si quelque jour elle n'aura point affaire de lui? Apparemment le courroux du dieu duroit encore contre Psyché : ainsi le plus sûr étoit de ne point entrer dans leurs différends.

Notre bergère, rebutée de tant de côtés, ne sut plus à qui s'adresser. Il restoit véritablement Diane et Pallas; mais l'une et l'autre, ayant fait vœu de virginité, n'auroient pas les prières d'une femme pour agréables, et croiroient souiller leurs oreilles en les écoutant.

Toutefois, comme Diane rendoit des oracles, la bergère crut que pour le moins cette déesse ne seroit pas si farouche que de lui en refuser un, et elle ne lui demanderoit autre chose. Aussi bien s'en rendoit-il en un lieu tout proche : ce ne se-

roit pas pour elle un fort grand détour. Le lieu étoit à l'entrée d'une forêt extrêmement solitaire et propre à la chasse. Diane y avoit un temple dont elle faisoit une de ses maisons de plaisir. On faisoit environ deux mille pas dans le bois; puis on rencontroit une clairière qui servoit comme de parvis au temple. Il étoit petit, mais d'une fort belle architecture. Au milieu de la clairière on avoit placé un obélisque de marbre blanc, à quatre faces, posé sur autant de boules, et élevé sur un piédestal ayant de hauteur moitié de celle de l'obélisque. Sur chaque côté du plinthe qui regardoit directement, aussi bien que les faces de la pyramide, le midi, le septentrion, le couchant et le levant, étoient entaillés ces mots :

« QUI QUE TU SOIS, QUI AS SACRIFIÉ A L'AMOUR
OU A L'HYMÉNÉE, GARDE-TOI D'ENTRER DANS MON
SANCTUAIRE. »

Psyché, qui avoit sacrifié à l'un et à l'autre, n'osa entrer dans le temple; elle demeura à la porte, où la prêtresse lui apporta cet oracle :

« CESSE D'ÊTRE ERRANTE : CE QUE TU CHERCHES
A DES AILES : QUAND TU SAURAS COMME LUI MARCHER
DANS LES AIRS, TU SERAS HEUREUSE. »

Ces paroles ne démentoient point l'ambiguïté et l'obscurité ordinaire des réponses que font les dieux. Psyché se tourmenta fort pour en tirer quelque sens, et n'en put venir à bout. Que le

ciel, dit-elle, me prescrive ce qu'il voudra, il faut mourir ou trouver l'Amour. Nous ne le saurions trouver; il faut donc mourir : allons nous livrer à notre ennemie; c'en est le moyen. Mais l'oracle m'a assurée que je serois quelque jour heureuse : allons nous jeter aux pieds de Vénus; nous la servirons, nous endurerons patiemment ses outrages; cela l'émouvra à compassion; elle nous pardonnera, nous recevra pour sa fille, fera ma paix elle-même avec son fils.

C'étoient là les plus belles espérances du monde, et bien enchainées, comme vous voyez : un moment de réflexion les détruisoit toutes.

Psyché se confirma toutefois dans son dessein. Elle s'informa du plus prochain temple de Cythérée, résolue, si la déesse n'y étoit présente, de s'embarquer et d'aller en Cypre. On lui dit qu'à trois ou quatre journées de là il y en avoit un fort fameux et fort fréquenté, portant pour inscription :

A LA DÉESSE DES GRACES.

Apparemment Vénus s'y plaisoit, et y tenoit souvent en personne son tribunal, vu les miracles qui s'y faisoient, et le grand concours de gens qui y accouroient de tous les côtés. Il y en avoit même qui se vantoient de l'y avoir vue plusieurs fois.

Notre bergère se met en chemin, plus heureuse, ce lui sembloit, que devant l'oracle : car elle savoit

du moins ce qu'elle avoit envie de faire; sortiroit d'irrésolution et d'incertitude, qui sont les pires de tous les maux, pourroit voir l'Amour, n'y ayant pas d'apparence que sa mère vînt si souvent en un lieu sans l'y amener. Supposé que la pauvre épouse n'eût cette satisfaction qu'en présence d'une belle-mère qui la haïssoit, et qui, bien loin de la reconnoître pour sa bru, la traiteroit en esclave, c'étoit toujours quelque chose : les affaires pourroient changer; la compassion, la vue de la belle, son humilité, sa douceur, le peu de liberté de l'entretenir, tout cela seroit capable de rallumer le désir du dieu. En tout cas elle le verroit, et c'étoit beaucoup : toutes peines lui seroient douces, quand elles lui pourroient procurer un quart d'heure de plaisir.

Psyché se flattoit ainsi : pauvre infortunée qui ne songeoit pas combien les haines des femmes sont violentes ! Hélas ! la belle ne savoit guère ce que le destin lui préparoit. Le cœur lui battit pourtant dès qu'elle approcha de la contrée où étoit le temple. Long-temps devant que l'on y arrivât, on respiroit un air embaumé, tant à cause des personnes qui venoient offrir des parfums à la déesse, et qui étoient parfumées elles-mêmes, que parce que le chemin étoit bordé d'orangers, de jasmins, de myrtes, et tout le pays parsemé de fleurs.

On découvroit le temple de loin, quoiqu'il fût situé dans une vallée; mais cette vallée étoit spa-

cieuse, plus longue que large, ceinte de coteaux merveilleusement agréables. Ils étoient mêlés de bois, de champs, de prairies, d'habitations qui se ressentoient d'un long calme. Vénus avoit obtenu de Mars une sauve-garde pour tous ces lieux. Les animaux mêmes ne s'y faisoient point la guerre : jamais de loups ; jamais d'autres pièges que ceux que l'Amour fait tendre. Dès qu'on avoit atteint l'âge de discernement, on se faisoit enregistrer dans la confrérie de ce dieu ; les filles à douze ans, les garçons à quinze. Il y en avoit à qui l'amour venoit devant la raison. S'il se rencontroit une indifférente, on en purgeoit le pays ; sa famille étoit séquestrée pour un certain temps : le clergé de la déesse avoit soin de purifier le canton où ce prodige étoit survenu. Voilà quant aux mœurs et au gouvernement du pays. Il abondoit en oiseaux de joli plumage. Quelques tourterelles s'y rencontroient : on en comptoit jusqu'à trois espèces ; tourterelles oiseaux, tourterelles nymphes et tourterelles bergères. La seconde espèce étoit rare.

Au milieu de la vallée couloit un canal de même longueur que la plaine, large comme un fleuve, et d'une eau si transparente, qu'un atome se fût vu au fond ; en un mot, vrai cristal fondu. Force nymphes et force sirènes s'y jouoient ; on les prenoit à la main. Les personnes riches avoient coutume de s'embarquer sur ce canal, qui les conduisoit jusqu'aux degrés du parvis. Ils louoient je ne

sais combien d'Amours ; qui plus, qui moins, selon la charge qu'avoit le vaisseau ; chaque Amour avoit son cygne, qu'il atteloit à la barque ; et, monté dessus, il le conduisoit avec un ruban. Deux autres nacelles suivoient ; l'une chargée de musique, l'autre de bijoux et d'oranges douces. Ainsi s'en alloit la barque fort gaiement.

De chaque côté du canal s'étendoit une prairie verte comme fine émeraude, et bordée d'ombrages délicieux.

Il n'y avoit point d'autres chemins : ceux-là étoient tellement fréquentés, que Psyché jugea à propos de ne marcher que de nuit. Sur le point du jour elle arriva à un lieu nommé les deux sépultures. Je vous en dirai la raison, parce que l'origine du temple en dépend.

Un roi de Lydie, appelé Philocharès, pria autrefois les Grecs de lui donner femme. Il ne lui importoit de quelle naissance, pourvu que la beauté s'y trouvât : une fille est noble quand elle est belle. Ses ambassadeurs disoient que leur prince avoit le goût extrêmement délicat.

On lui envoya deux jeunes filles ; l'une s'appeloit Myrtis, l'autre Megano. Celle-ci étoit fort grande, de belle taille, les traits du visage très-beaux, et si bien proportionnés qu'on n'y trouvoit que reprendre ; l'esprit fort doux. Avec cela, son esprit, sa beauté, sa taille, sa personne, ne touchoient point, faute de vénus qui donnât le sel à ces choses. Myrtis, au contraire, excelloit en ce

point-là. Elle n'avoit pas une beauté si parfaite que Megano : même un médiocre critique y auroit trouvé matière de s'exercer. En récompense, il n'y avoit si petit endroit sur elle qui n'eût sa vénus, et plutôt deux qu'une, outre celle qui animoit tout le corps en général. Aussi le roi la préféra-t-il à Megano, et voulut qu'on la nommât Aphrodisée, tant à cause de ce charme, que parce que le nom de Myrtis sentoit sa bergère, ou sa nymphe au plus, et ne sonnoit pas assez pour une reine.

Les gens de sa cour, afin de plaire à leur prince, appelèrent Megano, Anaphrodite. Elle en conçut un tel déplaisir, qu'elle mourut peu de temps après. Le roi la fit enterrer honorablement.

Aphrodisée vécut fort long-temps, et toujours heureuse, possédant le cœur de son mari tout entier : on lui en offrit beaucoup d'autres qu'elle refusa. Comme les Grâces étoient cause de son bonheur, elle se crut obligée à quelque reconnoissance envers leur déesse, et persuada à son mari de lui faire bâtir un temple, disant que c'étoit un vœu qu'elle avoit fait.

Philocharès approuva la chose : il y consuma tout ce qu'il avoit de richesses ; puis ses sujets y contribuèrent. La dévotion fut si grande, que les femmes consentirent que l'on vendit leurs colliers, et, n'en ayant plus, elles suivirent l'exemple de Rhodope.

Myrtis eut la satisfaction de voir, avant que de

mourir, le parachèvement de son vœu. Elle ordonna par son testament qu'on lui bâtit un tombeau le plus près du temple qu'il se pourroit, hors du parvis toutefois, joignant le chemin le plus fréquent. Là ses cendres seroient enfermées, et son aventure écrite à l'endroit le plus en vue.

Philocharès, qui lui survécut, exécuta cette volonté. Il fit élever à son épouse un mausolée digne d'elle et de lui aussi; car son cœur y devoit tenir compagnie à celui d'Aphrodisée. Et, pour rendre plus célèbre la mémoire de cette chose et la gloire de Myrtis plus grande, on transporta en ce lieu les cendres de Megano. Elles furent mises dans un tombeau presque aussi superbe que le premier, sur l'autre côté du chemin: les deux sépulcres se regardoient. On voyoit Myrtis sur le sien, entourée d'Amours qui lui accommodoient le corps et la tête sur des carreaux. Megano, de l'autre part, se voyoit couchée sur le côté, un bras sous la tête, versant des larmes, en la posture où elle étoit morte. Sur la bordure du mausolée où repositoit la reine des Lydiens, ces mots se lisoient:

« ICI REPOSE MYRTIS, QUI PARVINT A LA ROYAUTE PAR SES CHARMES, ET QUI EN ACQUIT LE SURNOM D'APHRODISÉE. »

A l'une des faces, qui regardoit le chemin, ces autres paroles étoient:

« VOUS QUI ALLEZ VISITER CE TEMPLE, ARRÊTEZ UN

PEU, ÉCOUTEZ-MOI. DE SIMPLE BERGÈRE QUE J'ÉTOIS NÉE, JE ME SUIS VUE REINE. CE QUI M'A PROCURÉ CE BIEN, CE N'EST PAS TANT LA BEAUTÉ QUE CE SONT LES GRACES. J'AI PLU, ET CELA SUFFIT. C'EST CE QUE J'AVAIS A VOUS DIRE. HONOREZ MA TOMBE DE QUELQUES FLEURS; ET, POUR RÉCOMPENSE, VEUILLE LA DÉESSE DES GRACES QUE VOUS PLAISIEZ! »

Sur la bordure de l'autre tombe étoient ces paroles:

« ICI SONT LES CENDRES DE MEGANO, QUI NE PUT GAGNER LE CŒUR QU'ELLE CONTESTOIT, QUOIQ'ELLE EUT UNE BEAUTÉ ACCOMPLIE. »

A la face du tombeau ces autres paroles se rencontroient:

« SI LES ROIS NE M'ONT AIMÉE, CE N'EST PAS QUE JE NE FUSSE ASSEZ BELLE POUR MÉRITER QUE LES DIEUX M'AIMASSENT; MAIS JE N'ÉTOIS PAS, DIT-ON, ASSEZ JOLIE. CELA SE PEUT-IL? OUI, CELA SE PEUT, ET SI BIEN QU'ON ME PRÉFÈRA MA COMPAGNE. ELLE EN ACQUIT LE SURNOM D'APHRODISÉE, MOI CELUI D'ANAPHRODITE. J'EN SUIS MORTE DE DÉPLAISIR. ADIEU, PASSANT; JE NE TE RETIENS PAS DAVANTAGE. SOIS PLUS HEUREUX QUE JE N'AI ÉTÉ, ET NE TE METS POINT EN PEINE DE DONNER DES LARMES A MA MÉMOIRE. SI JE N'AI FAIT LA JOIE DE PERSONNE, DU MOINS NE VEUX-JE TROUBLER LA JOIE DE PERSONNE AUSSI. »

Psyché ne laissa pas de pleurer. Megano, dit-

elle, je ne comprends rien à ton aventure. Je veux que Myrtis eût des graces : n'est-ce pas en avoir aussi que d'être belle comme tu étois ? Adieu, Megano : ne refuse point mes larmes, je suis accoutumée d'en verser. Elle alla ensuite jeter des fleurs sur la tombe d'Aphrodisée.

Cette cérémonie étant faite, le jour se trouva assez grand pour lui faire considérer le temple à son aise. L'architecture en étoit exquise, et avoit autant de grace que de majesté. L'architecte s'étoit servi de l'ordre ionique à cause de son élégance. De tout cela il résultoit une vénus que je ne saurois vous dépeindre. Le frontispice répondoit merveilleusement bien au corps. Sur le tympan du fronton se voyoit la naissance de Cythérée en figure de haut relief. Elle étoit assise dans une conque, en l'état d'une personne qui viendroit de se baigner, et qui ne feroit que sortir de l'eau. Une des Graces lui épreignoit les cheveux encore tout mouillés : une autre tenoit des habits tout prêts pour les lui vêtir dès que la troisième auroit achevé de l'essuyer. La déesse regardoit son fils, qui menaçoit déjà l'univers d'une de ses flèches. Deux sirènes tiroient la conque ; mais, comme cette machine étoit grande, le Zéphire la pousoit un peu. Des légions de Jeux et de Ris se promenoient dans les airs ; car Vénus naquit avec tout son équipage, toute grande, toute formée, toute prête à recevoir de l'amour, et à en donner. Les gens de Paphos se voyoient de loin sur la rive, tendant les

mains, les levant au ciel, et ravis d'admiration. Les colonnes et l'entablement étoient d'un marbre plus blanc qu'albâtre. Sur la frise une table de marbre noir portoit pour inscription du temple :

« A LA DÉESSE DES GRACES. »

Deux enfants à demi couchés sur l'architrave laissoient pendre à des cordons une médaille à deux têtes : c'étoient celles des fondateurs. A l'entour de la médaille on voyoit écrit :

« PHILOCHARÈS, ET MYRTIS APHRODISÉE SON ÉPOUSE, ONT DÉDIÉ CE TEMPLE A VÉNUS. »

Sur chaque base des deux colonnes les plus proches de la porte, étoient entaillés ces mots :

« OUVRAGE DE LISIMANTE » ;

nom de l'architecte apparemment.

Avant que d'entrer dans le temple, je vous dirai un mot du parvis. C'étoient des portiques ou galeries basses ; et au-dessus des appartements fort superbes, chambres dorées, cabinets et bains ; enfin mille lieux où ceux qui apportoient de l'argent trouvoient de quoi l'employer ; ceux qui n'en apportoient point, on les renvoyoit.

Psyché, voyant ces merveilles, ne se put tenir de soupirer : elle se souvint du palais dont elle avoit été la maîtresse.

Le dedans du temple étoit orné à proportion. Je